

Immédiatement après *Maigrichonne*, par M. PAUL SAUNIÈRE, nous publierons un roman émouvant et dramatique :

LE Puits MITOYEN

PAR

M. PIERRE SALES

SUPPLÉMENT

DU

Petit Journal

NUMÉRO DU 6 FÉVRIER 1885

SOMMAIRE:

CAUSERIE. — BLAISE THIBERT.
ÉCHOS ET SOUVENIRS.
UNE FAUTE HÉROÏQUE. — JACK MORAND.
CAUSERIE SCIENTIFIQUE. — DON FULANO.
LES CATACOMBES DE PARIS. — P.-L. IMBERT.
VARIÉTÉS. — *Derrière la toile*. ALFRED AUBERT.
FEUILLETON. — *Les Jumeaux*. EDMOND ABOUT.

Le Supplément hebdomadaire du *Petit Journal* se vend 5 centimes chez tous les libraires et marchands de journaux.

JEUDI 5 FÉVRIER 1885

LES FEMMES INTERNES DANS LES HOPITAUX

Dans sa séance de lundi, le conseil municipal de Paris a voté, à la suite d'une longue discussion, l'admission des femmes comme internes dans les hôpitaux, après concours, bien entendu.

L'internat, auquel arrivent les étudiants en médecine laborieux, possédés de la passion médicale, sans laquelle il n'y a pas de bon praticien, l'internat, dis-je, dépend de l'administration de l'assistance publique.

Au cours de la discussion, M. Peyron, directeur de l'assistance publique, a fait contre l'admission des femmes des objections sérieuses : Inconvénients de la vie en commun ; responsabilité écrasante pour une femme pendant ses vingt-quatre heures de garde, etc.

M. le directeur de l'assistance publique était l'interprète de l'opinion des médecins et des chirurgiens des hôpitaux, qui se sont prononcés à la presque unanimité contre l'internat des femmes.

Cette opinion a, d'ailleurs, été nettement formulée et énergiquement soutenue par M. Després, chirurgien des hôpitaux.

L'opposition a même donné lieu à un incident caractéristique qu'il importe de faire connaître d'après le compte rendu officiel :

M. le directeur de l'assistance publique. — ... Il y a encore une autre considération beaucoup plus sérieuse : c'est que l'admission des femmes à l'internat serait une cause de conflits inévitables et perpétuels.

Vous savez que, de par les règlements, les internes de première année ont le droit de choisir leur chef de service. Il arrivera que la femme interne choisira un chef qui ne voudra pas d'elle.

M. Després. — Moi, par exemple !

M. le directeur de l'assistance publique. — Or, nos moyens de contrainte vis-à-vis du corps médical ne sont pas d'une pratique commode.

Le cas dont je parle s'est présenté, l'étudiant a

ôcé. La femme ne cédera pas, et ce sera un honneur de ne pas céder, car, ce faisant, ce n'est pas seulement pour elle qu'elle combattra, mais pour toutes les femmes. Le chef de service, obligé de subir un interne imposé, ne s'occupera pas de lui.

M. Piperaud. — Cela ne lui fera pas honneur !

M. Rousselle. — On le changera !

M. Després. — Vous ne le pouvez pas !

Voilà qui donne à penser que des conflits se produiront.

Néanmoins le conseil municipal, par 48 voix contre 15, a voté l'internat.

Deux considérations ont déterminé le vote. La première, c'est l'idée ultra-démocratique de l'égalité absolue, y compris l'égalité des sexes.

La seconde, c'est la nécessité qui s'impose logiquement de donner toute facilité aux femmes pour acquérir la science médicale.

Sur ce dernier point, je suis d'accord avec la majorité du conseil municipal. Dès l'instant que l'on a admis les femmes au titre de docteur en médecine, il faut leur donner le moyen de l'acquiescer.

Déjà les femmes sont admises à l'externat. L'admission à l'internat est le complément de la mesure.

S'il y a des inconvénients, tant pis pour les femmes qui s'y exposent.

S'il y a des scandales, l'administration est armée du droit d'expulsion.

Je trouve même que le conseil municipal a fait une concession incompatible avec son radicalisme autonomiste habituel ; car il a admis un article additionnel présenté par M. Ernest Hamel et ainsi libellé :

« L'administration de l'assistance publique est invitée à mettre une salle de femmes dans l'un de ses hôpitaux, à la disposition des internes-femmes. »

Par cet article, les femmes retombent dans l'exception d'où l'on voulait les tirer.

C'est qu'en effet les femmes sont vouées par la nature à l'exception, et cette exception fait leur force, assure leur toute-puissance.

La femme-femme, avec son charme, sa grâce, sa délicatesse d'esprit et de sentiment, sa tendresse, son dévouement domine le monde.

La femme-homme, qu'elle doive être médecin, avocat, ingénieur ou architecte, serait un être hybride qui n'aurait jamais une place bien déterminée dans la société.

Il est, au dire des voyageurs, des peuplades sauvages au centre de l'Afrique, où les femmes sont tout et font tout, où les hommes passent leur existence dans une indolence complète et une paresse contemplative.

L'extrême civilisation nous ramènera peut-être à un état semblable ; mais il faudra certainement des millions d'années pour que cette transformation soit accomplie.

En attendant, les hommes tiennent à leur rôle d'activité ; à part quelques monstrueuses exceptions, ils veulent subvenir aux besoins de la famille, tout en donnant à la femme la place prédominante à la maison.

C'est pourquoi l'on doit être très circonspect quand il s'agit de l'émancipation de la femme.

Les femmes qui sortent de leur sphère de suprématie discrète sont des exceptions et, d'une manière à peu près absolue, des exceptions malheureuses.

Pour en revenir aux femmes médecins, combien y en a-t-il ?

Et parmi celles qui ont leur diplôme de docteur, combien ont réussi ?

Par une longue suite d'expérience et d'habitude, le médecin, dans l'exercice de ses fonctions, n'a plus de sexe. Il en est qui abusent peut-être de cette neutralité fictive ; mais c'est affaire entre eux et leurs clientes.

La femme, au contraire, est toujours femme. M. Després a cité plusieurs cas intéressants ; en voici un :

J'ai eu dans mon service deux externes femmes et huit bénévoles. Au cours de ma consultation, se présente un homme qui avait une hernie. Je l'invite à se découvrir. Il me répond qu'il n'ose pas, qu'il est gêné par la présence des femmes. Je lui ai répondu : « Mais ces dames sont étudiantes en médecine. — Je ne peux pas, monsieur, » m'a-t-il répondu. J'ai été très frappé de ce fait ; j'ai respecté la pudeur de cet homme, et j'ai dit à ces jeunes filles : « Retournez-vous, mesdemoiselles. »

Pudeur de l'homme malade et non des jeunes filles externes ; il est reconnu, en effet, que la femme qui a des aspirations médicales se prête à tout ; elle dissèque et même très bien ; elle panse. On a remarqué dans les hôpitaux que les externes-femmes recherchent plutôt les malades hommes que les autres.

C'est la pudeur de l'homme qui est le grand obstacle.

La maladie étant une sorte d'infériorité, l'homme veut la cacher à la femme quelle qu'elle soit, y compris la sienne. Cette pudeur instinctive a gagné la femme malade ; à Paris surtout, le rôle des sages-femmes est singulièrement amoindri ; la plupart des accouchements sont faits par les médecins.

En résumé, l'émancipation de la femme par en haut, de la femme instruite, est un trompe-l'œil.

Vienne une femme de génie ; et elle transformera la médecine, qui, d'ailleurs, en a grand besoin.

Dans un autre ordre d'idées, qu'il se lève une Jeanne d'Arc, et nous la suivrons avec enthousiasme partout où elle voudra nous mener pour reconstruire la France !

Mais ces accès d'exaltation calmés, le monde reprendra sa marche lente comme avant.

Dans les régions moyennes de la vie sociale, les femmes ont, dans l'administration, dans le commerce, dans l'industrie, des postes plus ou moins élevés en rapport avec leurs aptitudes.

Ce qu'il faut, c'est que l'exploitation de la femme cesse, l'exploitation de la femme travailleuse, ouvrière.

Le travail de la femme est payé d'une façon dérisoire, sous prétexte que la femme est faible.

Mensonge ! la femme travaille avec assiduité, énergie, vigueur, persévérance ; mais elle ne se plaint pas, elle ne se met pas en grève, parce qu'elle pense toujours à l'enfant qui attend la becquée et aux vieux parents qui mourraient de faim sans elle.

Messieurs les conseillers municipaux, chacun dans votre spécialité, payez le travail des femmes ce qu'il vaut, faites l'équivalence entre le travail féminin et le travail masculin, intéressez la femme à l'œuvre générale, cessez de traiter la femme en impuissante et en esclave.

Donnez ce grand exemple qui, certainement, sera suivi.

Et alors, vous ferez œuvre vraiment utile et démocratique.

THOMAS GRIMM.